

APTAR

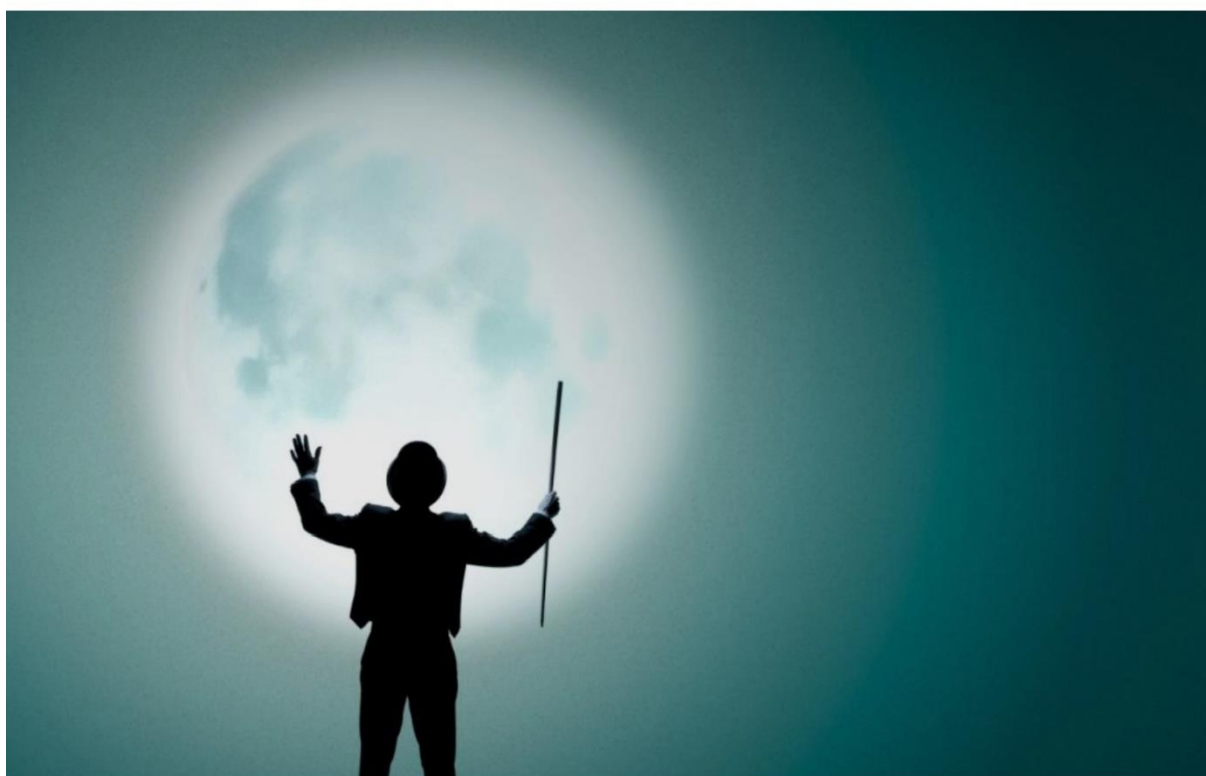
Théâtre
de la
VILLE
PARIS
DIRECTION
EMMANUEL
DEMARCY-
MOTA



Cercle LA GRANDE MAGIE

AUTOUR DE LA MISE EN SCÈNE
D'EMMANUEL DEMARCY-MOTA

La Grande Magie



Vendredi 16 décembre de 17h30 à 19h00
Petite salle du Théâtre de la Ville – Espace Cardin

EXTRAITS ET DOCUMENTS

Première partie

Eduardo De Filippo et la magie : 1929 – 1948 – 1985



Sik-Sik

Édition de référence : Eduardo De Filippo, *La Grande Magie* suivi de *Sik-Sik*, texte français d'Huguetta Hatem, Paris, L'Avant-Scène Théâtre, 2021.

Extrait pour deux interprètes, et deux encadrants de jeu lecteurs des *didascalies soulignées*, et de la réplique de Giorgetta, à la fin de l'extrait.

Un homme mal vêtu et misérable entre par la droite et s'arrête en apercevant Sik-Sik.

RAFELE : Excusez, vous avez du feu?

SIK-SIK: Tout de suite.

RAFELE : (*cherchant dans toutes ses poches*) Je croyais bien que j'avais un mégot ! Eh ben on fume pas, on va pas en faire une colère! On fume pas. Merci quand même. *L'homme esquisse un départ.*

SIK-SIK : Jeune homme, écoutez, vous voudriez bien me rendre un petit service ?

RAFELE : Dites.

SIK-SIK : Voilà je suis Sik-Sik, vous m'avez reconnu!

RAFELE : Non vraiment pas, vous n'êtes pas si chic que ça !

SIK-SIK : (*prenant un air important et cherchant à utiliser le style adéquat*) Sik-Sik c'est mon nom d'artiste. Je suis prestidigitateur et « j'officie » dans le théâtre. Mon aide, mon secrétaire, n'est

pas venu et j'aurais besoin d'une personne qui « pousse » le remplacer... une personne qui se mette dans la salle du théâtre pour faire bien voir qu'il est du public, pour me faire le baron.

RAFELE: Le baron ?

SIK-SIK : Oui le baron. Pour me seconder dans mes tours. Si vous me rendez ce service, je vous donne un fauteuil gratis et dix lires d'indemnité. Qu'est-ce que vous en dites?

RAFELE : Qu'est-ce que vous croyez? Dix lires, dix lires ? Mais il faut m'expliquer. Il s'agit de quoi?

SIK-SIK : Bien sûr. Voilà. Je ferai rien que des choses faciles, parce que tu es nouveau et que tu risques de t'embrouiller. Donc on lève le rideau. Tu comprends tout de suite que ça va être à moi parce que la musique fait comme ça : « *Pé-pépé... pé-pépé... pé-pépé... pé-pépé...* »

Il imite les trompettes de Méphistophélès.

RAFELE: Et lui il arrive.

SIK-SIK: Qui lui ?

RAFELE: Pépé.

SIK-SIK : Et qui c'est Pépé?

RAFELE: Celui que vous avez dit.

SIK-SIK Mais non monsieur, c'est la trompette.

RAFELE Le trompette s'appelle Pépé ?

SIK-SIK Mais non... C'est la trompette qui sonne... Attention à ne pas t'embrouiller. Donc, après la sonnerie, c'est moi qui entre... Tu me reconnais tout de suite... J'arrive avec un kimono chinois authentique, ça me donne plus d'importance... Tu comprends ? Dès que tu me vois, tu t'exclames : « On dirait vraiment un Chinois. » Et le public commence vraiment à se suggestionner, parce que comme tu sais, les Chinois sont des maîtres du genre, parce qu'ils sont habiles et patients. Si tu savais quelle patience ils ont, les Chinois !

RAFELE : Si tu savais la patience que j'ai, moi !

SIK-SIK: Toi, dès que tu me vois apparaître, tu commences à applaudir... mais pas beaucoup, naturel, naturel, sans forcer. Parce que rien à faire ! Le public, si on ne le pousse pas un peu, il démarre pas.

RAFELE : Très bien, alors moi, naturel, naturel je fais comme ça : « Bravo, très bien. »

Il crie et applaudit.

SIK-Sik: Non. « Bravo très bien », non. Je n'ai encore rien fait. Tu dois applaudir, c'est tout, mais à peine à peine.

RAFELE : J'ai compris.

SIK-SIK: D'ailleurs c'est inutile, parce que, dès que j'apparais, (*solennel et grave*) le théâtre croule!

RAFELE Un tremblement de terre?

SIK-SIK: Tu verras bien J'avance et je leur fais un petit discours, ça ne te regarde pas.

RAFELE : C'est à vous de voir!

SIK-SIK : Comme première expérience, je fais le tour des deux verres. Suis-moi bien j'annonce: (*Sik-sik cherche à donner un accent pointu du Nord à son discours, qui oscille entre une syntaxe approximative et des tournures dialectales propres à ces artistes ignorants qui néanmoins n'hésitent pas à s'adresser au public*) « Honorable public. Ici on ne trompe personne. Aucun de mes tours n'est truqué, et même plus : pour vous éviter tout soupçon, je réclame un contrôle: qu'une personne de l'assistance monte ici sur la scène pour faire le constat à l'œil nu. » (*Il fait semblant de s'adresser à un public imaginaire et précipitant les mots pour donner un certain ton à son discours*) « Si une personne du public veut bien monter sur la scène, mesdames messieurs ? » Toi tu réponds illico : « Moi j'y vais ». Je compte sur toi, hein? Sinon ça peut être n'importe qui dans le public qui monte, sans être de mèche avec moi et qui me fait tout capoter. Alors écoute bien : « Si une personne du public veut bien venir sur scène, mesdames-messieurs ?... » (*Un temps.*) Toi tu réponds illico...

Rafele : Illico.

SIK-SIK : (*il répète, peu convaincu de la manière dont Rafele a prononcé ces mots, encore hésitant et l'interrogeant du regard*) Non, pas « illico ». « Moi j'y vais.»

RAFELE : « Non pas illico moi j'y vais ! »

SIK-SIK: (*pas encore convaincu*) Non : « Moi j'y vais », sans illico.

RAFELE : (*même jeu*) « Non moi j'y vais sans illico.»

SIK-SIK : C'est quoi cet « illico »? « Moi j'y vais », c'est tout.

RAFELE : « Moi j'y vais c'est tout. »

SIK-SIK : (*torturé par le doute, étant donné son peu de connaissances en grammaire, Sik-sik cherche à résoudre le problème*) Tu sais ce qu'on va faire, on s'ôte l'épine du pied : tu dis seulement: « Moi. » Quand tu es monté je te mets deux verres dans les mains, un plein d'encre et un

plein d'eau. Dès que tu vois l'eau, comme une envie qui te vient spontanément, tu dis, naturel, naturel : « Oh ce que j'ai soif, oh je voudrais bien boire! »

RAFELE: (*répétant avec la même intonation*) : « Oh ce que j'ai soif, oh je voudrais bien boire ! »

SIK-SIK: Alors moi je dis : « Ah... vous avez soif? Eh bien je vais te faire boire sans toucher l'eau. » Je prends un mouchoir, je recouvre le premier verre, puis je recouvre le second et je dis : « Maintenant l'encre va passer dans le verre rempli d'eau et l'eau va passer dans le corps du monsieur qui a soif. » Je fais mes embrouilles et quand je découvre les verres, je dis : « L'encre est passée dans le verre où il y avait de l'eau et l'eau est passée dans le corps du monsieur qui avait soif. » Je me retourne de ton côté et je dis : « Vous avez encore soif? » Tu dis « Non. » « Et où le sentez-vous? » Tu réponds : « Dans mon corps. »

RAFELE : (*frappé par la dernière phrase*) On fait pas ce tour. Je risque de me mélanger!

SIK-SIK : Mais comment ? C'est tellement facile ! Tu n'as que deux mots à dire... « Vous avez encore soif ? » « Non », tu dis : « Non! »

RAFELE : Non !

SIK-SIK: Et où le sentez-vous ? (*Rafele ne répond pas.*) « Dans mon corps, je le sens dans mon corps. »

RAFELE : Bon, ça va. On verra.

SIK-SIK : Comme deuxième expérience, je fais celle de la malle...

GIORGETTA (*revenant et l'interrompant*) Il est arrivé? Ils en sont au troisième numéro.

SIK-SIK : (*à sa femme*) Non, mais j'ai trouvé un ami qui me rend ce service. (*À Rafele.*) Donc je fais le coup de la malle. Je prends ma femme. (*il la montre*), et je l'enferme dans la malle...

La Grande Magie

Extrait pour trois interprètes, et deux encadrants de jeu lisant *les didascalies soulignées*.
L'interprète de Calogero est d'abord assis, avant d'entrer dans le jeu, sollicité par Otto.

Roberto entre par le fond à droite. C'est un homme de quarante-huit ans, pâle et bouleversé. Il porte un habit élimé, mais de bon goût. En entrant, il reconnaît immédiatement Otto. Il ne cache pas. Le propos bien mûri qui l'a amené à prendre une résolution extrême...

ROBERTO Bonjour. *Il s'assoit fatigué sur la première chaise près de la porte.*

OTTO : (*Otto, en l'apercevant, a un moment d'égarement, mais il se reprend aussitôt*) Cher Roberto, comment vas-tu ?

ROBERTO : Tu ne t'attendais pas à me voir, n'est-ce pas ? Ça te donne un choc. Je te préviens, les prétextes, les excuses, ça ne prend pas. Il ne fallait pas agir comme tu l'as fait. Tu m'as faussé compagnie ; mais quand tu as eu besoin de moi, tu as su où me trouver. Tu ne sais pas dans quelle situation je me trouve aujourd'hui. Je te l'ai écrit, je te l'ai envoyé dire, aucune réponse, rien, tout a été inutile.

OTTO : Écoute, Roberto, je n'ai pas voulu mal agir. Je suis dans une situation désastreuse.

ROBERTO : Ta situation, je ne veux pas savoir ! Je pense à la mienne. J'ai trois enfants, et ma femme va entrer à l'hôpital. (*Il se lève et s'approche d'Otto.*) Tu as oublié mais quand tu es venu chez moi pour que je t'aide, je ne t'ai pas laissé le temps de parler, j'ai allongé cent mille liras, non ? Je t'ai remis cent billets de mille, cent billets qui aujourd'hui pourraient me sauver...

OTTO : Mais tu ne peux pas trouver un autre ami ?

ROBERTO : Pourquoi ? Je devrais mendier, voir mes enfants crever de faim pour te rendre service ? Écoute-moi, je suis dans une situation désespérée. Si tu ne me rends pas mon argent, ça finira mal. Je vais te tuer, tu as compris ? Décide-toi.

Il sort calmement de sa poche un revolver et le pointe sur Otto.

OTTO :

À Roberto. Un moment.

(*Otto, ne perdant pas son calme, s'approche de Calogero et lui explique ce qui vient d'arriver, en montrant Roberto.*) Tu vois, ce monsieur fait partie d'un autre jeu commencé Dieu sait quand et par qui.

CALOGERO : Un autre jeu ?

OTTO : Il fait partie d'un jeu. Il s'y prête inconsciemment comme tu t'y es prêté, toi, sans le vouloir. Ce qui va se passer, je vais te l'expliquer. Le jeu peut prendre deux directions. Si je lui donne les cent mille liras, je me retire de l'expérience ; si je le laisse me tirer dessus, cela provoquera une confusion indescriptible, parce que le jeu prendra des proportions énormes, entraînant d'autres hommes, d'autres choses ; des articles dans les journaux, des policiers, des tribunaux, la prison, le cimetière...

CALOGERO : Toutes des images mnémoniques ?

OTTO : Naturellement.

CALOGERO : Un formidable spectacle. (*À Roberto.*) Écoutez, seriez-vous assez aimable pour tirer sur le professeur Otto ?

ROBERTO : En somme, vous prenez ça pour une blague ?

OTTO : Un moment. Je dois t'avertir que s'il tire...

CALOGERO : Vous ne mourrez pas ! N'avez-vous pas dit qu'il s'agissait d'un jeu ?

OTTO : Non, tu n'as rien compris. S'il me tire dessus, je meurs, cela fait partie du jeu... Je meurs et mon propre monde prend fin. Personne n'a le droit de détruire un monde. Mon monde est relié au tien. Si le mien est détruit, le tien sera précipité dans je ne sais quel abîme. Nous faisons partie d'une même chaîne, nous ne pouvons pas nous en libérer, nous devons nous y soumettre. Maintenant, lui doit disparaître, ce ne sera pas difficile. *(Il commence à parler sur le ton du bonimenteur au moment où il présente un tour de magie.)*

Je vous demande la plus grande attention. Les magiciens, vous le savez, se tournent toujours vers les spectateurs et leur demande un objet : une bague, un mouchoir, une montre. Maintenant, pour ce jeu, j'ai besoin de cent mille liras. Qui parmi vous, mesdames et messieurs, est disposé à me remettre cent mille liras pour cette expérience ? *(Il pointe son index vers le parterre imaginaire invitant les spectateurs, l'un après l'autre.)* Vous ? Vous ? Vous ?... *(Comme s'il était attiré par l'appel spontané de quelqu'un du public, il se tourne vers Calogero.)* Vous ? Merci.

CALOGERO : *(un peu perplexe)* Mais vraiment...

OTTO Ce n'est qu'un jeu. Tu me donnes les billets, mais rassure-toi, ce n'est qu'un jeu.

CALOGERO : Mais je ne les ai pas sur moi. *(Retournant ses poches.)* Je peux te signer un chèque, mais peut-être ça ne convient pas. . .

OTTO : Ça convient très bien au contraire. Comment dire ? Il suffit que le chiffre soit clairement écrit.

CALOGERO : *(Tirant de sa poche son carnet de chèques et un stylo)* Voilà. *Il le remplit régulièrement, le détache et le tend à Otto.*

OTTO : Bien. *(Lisant à qui il est libellé.)* Libellé à mon nom. Donne-moi le stylo. *(Calogero le lui tend.)* Maintenant je n'ai plus qu'à l'endosser pour qu'il puisse le toucher. *(Il s'exécute.)* Un, deux, trois. *(Il le tend à Roberto.)* C'est pour toi, et maintenant disparaît !

ROBERTO : *(empochant le chèque après l'avoir examiné)* Je pense bien. *Sans saluer, il sort rapidement.*

OTTO : « Et voilà ! » Le jeu est fait. Roberto Magliano a disparu. *Il fredonne à nouveau sa musique.*

CALOGERO : Extraordinaire. Mais pardonnez-moi, professeur : et mon argent ?

OTTO : Quel argent ?

CALOGERO : Comment quel argent ? mon chèque.

OTTO : *(précisant)* L'image du chèque. Tu as cru me l'avoir donné, mais ce n'est pas vrai. C'est un jeu, tu as compris. Si tu avais vraiment pris au sérieux le chèque, les opérations bancaires, la bourse, les prêts, les intérêts, les échéances... tu ne me l'aurais jamais donné, mais pour notre jeu, tu l'as fait : tu m'as donné cent mille liras. Qu'est-ce que cent mille liras

pour un autre jeu d'illusion ? Ils te reviendront par un chemin, sous une autre forme... Quand ? Aucune importance... Chaque jeu se déroule suivant ses propres règles. Il existe des jeux d'illusion qui durent depuis des milliers et des milliers d'année et qui sont loin d'être achevés...

Seconde partie

Dégustation en aveugle de quelques morceaux d'illusion...

1

Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits douze heures durant qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis et agités par ces fantômes pénibles, et qu'on passât tous les jours en diverses occupations comme quand on fait voyage, on souffrirait presque autant que si cela était véritable et on appréhenderait le dormir comme on appréhende le réveil, quand on craint d'entrer dans de tels malheurs en effet.

Et en effet il ferait à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les songes sont tous différents et que l'un même se diversifie, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité qui n'est pourtant pas si continue et égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement comme quand on voyage et alors on dit : il me semble que je rêve ; car la vie est un songe un peu moins inconstant.



SUR L'OMBRE QUE FAISAIENT DES ARBRES DANS L'EAU

[orthographe modernisée]

Le ventre couché sur le gazon d'une rivière et le dos étendu sous les branches d'un saule qui se mire dedans, je vois renouveler l'histoire de Narcisse ; cent Peupliers précipitent dans l'onde cent autres peupliers, et ces aquatiques ont été tellement épouvantés de leur chute, qu'ils tremblent encore tous les jours du vent qui ne les touche pas ; je m'imagine que la nuit ayant noirci toutes choses, le soleil les plonge dans l'eau pour les laver : mais que dirai-je de ce miroir fluide, de ce petit monde renversé, qui place les chênes au-dessous de la mousse, et le ciel plus bas que les chênes ? (...) Aujourd'hui le poisson se promène dans les bois, et des forêts entières sont au milieu des eaux sans se mouiller (...) Maintenant nous pouvons baisser les yeux au ciel, et le jour peut se vanter que tout faible qu'il est à quatre heures du matin, il a pourtant la force de précipiter le ciel dans des abîmes : mais (...) après avoir découvert que tout ce miracle n'est qu'une imposture des sens, je ne puis encore empêcher ma vue de prendre au moins ce firmament imaginaire pour un grand lac sur qui la terre flotte. (...) Moi-même j'en demeure tellement consterné, que je suis contraint de quitter ce tableau.

Je vous prie de suspendre sa condamnation, puis qu'il est malaisé de juger d'une Ombre : car quelle autre chose pourrais-je ajouter à la description de cette image enluminée, sinon que c'est un rien visible, un caméléon spirituel, une nuit que la nuit fait mourir, un procès des yeux et de la raison, une privation de clarté que la clarté met au jour ?

Clotaldo.

Dites-moi donc ce que vous avez rêvé.

Sigismond.

En supposant que tout cela n'ait été qu'un rêve, voici, Clotaldo, ce que j'ai vu dans mon rêve. Je me suis éveillé, et, par une illusion cruelle, je me suis vu dans un lit brodé de fleurs si brillantes et si fraîches qu'on les eût dites tissées par le printemps. Là, une foule de nobles prosternés devant moi m'appelaient leur prince, et me présentaient les vêtements les plus somptueux et les plus riches. Et vous, vous avez changé en allégresse le calme de mon âme en m'apprenant mon bonheur : je n'étais pas un prisonnier comme à présent, j'étais prince de Pologne.

(...)

De tous j'étais le maître, et je me vengeais de tous. Seulement j'aimais une femme, et, pour ceci, ce n'était pas un songe ; car si tout le reste a disparu, ce sentiment est encore dans mon cœur.

Clotaldo

(...) Une fois endormi, vous avez rêvé domination et empire ; mais, même dans un rêve, Sigismond, vous auriez dû respecter celui qui vous a élevé avec tant de peine ; car, même en rêve, il est beau et utile de faire le bien.

Il sort.

Sigismond.

Il dit vrai. — Réprimons donc ce naturel farouche, ces emportements, cette ambition, pour le cas où je viendrais encore à rêver. Il le faut et je le ferai ; puisque je suis dans un monde si étrange que vivre c'est rêver, et que je sais par expérience que l'homme qui vit rêve ce qu'il est, jusqu'au réveil. — Le roi rêve qu'il est roi, et il vit dans cette illusion, commandant, disposant et gouvernant ; et ces louanges menteuses qu'il reçoit, la mort les trace sur le sable et d'un souffle les emporte. Qui donc peut désirer de régner, en voyant qu'il lui faudra se réveiller dans la mort ?... Il rêve, le riche, en sa richesse qui lui donne tant de soucis ; — il rêve, le pauvre, sa pauvreté, ses misères, ses souffrances ; — il rêve, celui qui s'agrandit et prospère ; — il rêve, celui qui s'inquiète et sollicite ; — il rêve, celui qui offense et outrage ; — et dans le monde, enfin, bien que personne ne s'en rende compte, tous rêvent ce qu'ils sont. Moi-même, je rêve que je suis ici chargé de fers, comme je rêvais naguère que je me voyais libre et puissant. Qu'est-ce que la vie ? Une illusion. Qu'est-ce que la vie ? Une ombre, une fiction. Et c'est pourquoi le plus grand bien est peu de chose, puisque la vie n'est qu'un rêve et que les rêves ne sont que des rêves.

4.

Acte III, scène VI

CLITANDRE

(...) Comme il faut flatter l'imagination des malades, et que j'ai vu en elle de l'aliénation d'esprit, et même qu'il y avait du péril à ne lui pas donner un prompt secours, je l'ai prise par son faible, et lui ai dit que j'étais venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés ; et si vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE

Oui-da, je le veux bien.

CLITANDRE

CLITANDRE

Après nous ferons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

SGANARELLE

Oui, cela est le mieux du monde. Hé bien ! ma fille, voilà Monsieur qui a envie de t'épouser, et je lui ai dit que je le voulais bien.

LUCINDE

Hélas ! est-il possible ?

SGANARELLE

Oui.

LUCINDE

Mais tout de bon ?

SGANARELLE

Oui, oui.

LUCINDE

Quoi ? vous êtes dans les sentiments d'être mon mari ?

CLITANDRE

Oui, Madame.

LUCINDE

Et mon père y consent ?

SGANARELLE

Oui, ma fille.

LUCINDE

Ah ! que je suis heureuse, si cela est véritable !

CLITANDRE

N'en doutez point, Madame. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime, et que je brûle de me voir votre mari. Je ne suis venu ici que pour cela ; et si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur prétexte inventé, et je n'ai fait le médecin que pour m'approcher de vous et obtenir ce que je souhaite.

LUCINDE

C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE

Oh ! la folle ! Oh ! la folle ! Oh ! la folle !

LUCINDE

Vous voulez donc bien, mon père, me donner Monsieur pour époux ?

SGANARELLE

Oui. Ça, donne-moi ta main. Donnez-moi un peu aussi la vôtre, pour voir.

CLITANDRE

Mais, Monsieur...

SGANARELLE, *s'étouffant de rire.*

Non, non : c'est pour... pour lui contenter l'esprit. Touchez là. Voilà qui est fait.

CLITANDRE

Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que je vous donne. C'est un anneau constellé, qui guérit les égarements d'esprit.

LUCINDE

Faisons donc le contrat, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE

Hélas ! je le veux bien, Madame. (*À Sganarelle.*) Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes, et lui faire croire que c'est un notaire.

SGANARELLE

Fort bien.

CLITANDRE

Holà ! faites monter le notaire que j'ai amené avec moi.

LUCINDE

Quoi ? vous aviez amené un notaire ?

CLITANDRE

Oui, Madame.

LUCINDE

J'en suis ravie.

SGANARELLE

Oh ! la folle ! Oh ! la folle !

Scène VII

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE

CLITANDRE *parle au Notaire à l'oreille.*

SGANARELLE

Oui, Monsieur, il faut faire un contrat pour ces deux personnes-là. Écrivez. (*Le Notaire écrit.*) Voilà le contrat qu'on fait : je lui donne vingt mille écus en mariage. Écrivez.

LUCINDE

Je vous suis bien obligée, mon père.

LE NOTAIRE

Voilà qui est fait : vous n'avez qu'à venir signer.

SGANARELLE

Voilà un contrat bientôt bâti.

CLITANDRE

Au moins...

SGANARELLE

Hé ! non, vous dis-je. Sait-on pas bien ? Allons, donnez-lui la plume pour signer. Allons, signé, signé, signé. Va, va, je signerai tantôt, moi.

LUCINDE

Non, non : je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE

Hé bien ! tiens. Es-tu contente ?

LUCINDE

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE

Voilà qui est bien, voilà qui est bien.

CLITANDRE

Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution d'amener un notaire ; j'ai eu celle encore de faire venir des voix et des instruments pour célébrer la fête et pour nous réjouir. Qu'on les fasse venir. Ce sont des gens que je mène avec moi, et dont je me sers tous les jours pour pacifier avec leur harmonie les troubles de l'esprit.

Scène dernière

LA COMÉDIE, LE BALLET ET LA MUSIQUE

TOUS TROIS ENSEMBLE

Sans nous tous les hommes
Deviendraient mal sains,
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.
La comédie
Veut-on qu'on rabatte,
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous ?
Qu'on laisse Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

Tous trois ensemble.

Sans nous...

(Durant qu'ils chantent, et que les Jeux, les Ris et les Plaisirs dansent, Clitandre emmène Lucinde.)

SGANARELLE

Voilà une plaisante façon de guérir. Où est donc ma fille et le Médecin ?

LISETTE

Ils sont allés achever le reste du mariage.

SGANARELLE

Comment, le mariage ?

LISETTE

Ma foi ! Monsieur, la bécasse est bridée, et vous avez cru faire un jeu, qui demeure une vérité.

SGANARELLE

(Les danseurs le retiennent et veulent le faire danser de force.)

Comment, diable ! Laissez-moi aller, laissez-moi aller, vous dis-je. Encore ? Peste des gens !

FIN

5

J'ai donc écrit ce conte-bleu dans le lieu même, caché dans le ravin-fossé, assis sur un bloc qui a été un rocher jadis, qui a été une tour au douzième siècle et qui est redevenu un rocher, cueillant de temps en temps, pour en aspirer l'âme, une fleur sauvage, un de ces liserons qui sentent si bon et qui meurent si vite, et regardant tour à tour l'herbe verte et le ciel radieux pendant que de grandes nuées d'or se déchiraient aux sombres ruines du Falkenburg.

Cela dit, voici l'histoire :

1 LÉGENDE

Le beau Pécopin aimait la belle Bauldour, et la belle Bauldour aimait le beau Pécopin. Pécopin était fils du burgrave de Sonneck, et Bauldour était fille du sire de Falkenburg. L'un avait la forêt, l'autre avait la montagne. Or, quoi de plus simple que de marier la montagne à la forêt ? Les deux pères s'entendirent, et l'on fiança Bauldour à Pécopin.

(...) Le père de Pécopin, vieux et vaillant chevalier, l'honneur du Nahegau, mourut quelque temps après les accordailles, en bénissant son fils et en lui recommandant Bauldour. Pécopin pleura, puis peu à peu, de la tombe où son père avait disparu, ses yeux se reportèrent au doux et radieux visage de sa fiancée, et il se consola. Quand la lune se lève, songe-t-on au soleil couché ?

Pécopin avait toutes les qualités d'un gentilhomme, d'un jeune homme et d'un homme. Bauldour était une reine dans le manoir, une sainte-vierge à l'église, une nymphe dans les bois, une fée à l'ouvrage.

Pécopin était grand chasseur et Bauldour était belle fileuse. (...) Mariez donc la fileuse au chasseur, et ne craignez rien.

Cependant, je dois le dire, Pécopin aimait trop la chasse. Quand il était sur son cheval, quand il avait le faucon au poing ou quand il suivait le tartaret du regard, quand il entendait le jappement féroce de ses limiers aux jambes torsées, il partait, il volait, il oubliait tout. Or en aucune chose il ne faut excéder.

Lorsque Bauldour, et cela arrivait souvent, lorsque Bauldour voyait Pécopin prêt à partir sur son cheval hennissant de joie et plus fier que s'il eût porté Alexandre-le-Grand en habits impériaux, (...) elle rentrait dans sa chambre secrète, courroucée et triste, et elle pleurait.

Un beau jour, Pécopin se laisse entraîner à la chasse dans une folle équipée pleine d'aventures. Enfin, de nombreuses prouesses accomplies, le voici de retour. Il se mire dans une fontaine.

(...)° Il était plus charmant, plus frais, plus jeune et plus reposé que jamais. Ce qui l'étonna surtout, ce fut de se voir couvert de vêtements tout neufs et très magnifiques. Les idées étaient tellement brouillées dans son cerveau qu'il ne put se rappeler à quel instant de la nuit on l'avait équipé de la sorte. Il était fort beau ainsi. Il avait l'habit d'un prince et l'air d'un génie.

Tandis qu'il se mirait, un peu surpris, mais fort satisfait et se trouvant à son goût, il entendit un second éclat de rire plus joyeux encore que le premier. Il se retourna et ne vit personne. C'était le diable qui riait dans sa caverne.

Il traversa la cour d'honneur. Les hommes d'armes se penchèrent aux créneaux des murailles ; aucun ne le reconnut et il n'en reconnut aucun. Les servantes à jupons courts qui battaient le linge au bord des lavoirs se retournèrent ; aucune ne le reconnut, et il n'en reconnut aucune. Mais il avait si bonne figure qu'on le laissa passer. Grande mine suppose grand nom.

Il savait son chemin et se dirigea vers la petite tourelle-escalier qui conduisait à la chambre de Bauldour. Tout en franchissant la cour, il lui sembla que les façades du château étaient un peu bien assombries et ridées, et que les lierres qui étaient aux murailles du nord s'étaient démesurément épaissis, et que les vignes qui étaient aux murailles du midi avaient singulièrement grossi. Mais un cœur amoureux s'émerveille-t-il pour quelques pierres noires et quelques feuilles de plus ou de moins ?

(...) Si les éclairs avaient coutume de monter les escaliers, je leur comparerais Pécopin. En un clin d'œil il fut au cinquième étage, devant la porte du retrait de Bauldour. Cette porte-là du moins n'était ni noircie ni changée ; elle était toujours propre, gaie, nette et sans tache, avec ses ferrures luisantes comme l'argent, avec les nœuds de son bois clairs comme la prunelle d'une belle fille, et l'on voyait que c'était bien cette même porte virginale que la jeune châtelaine n'avait jamais manqué de faire laver par ses femmes chaque matin. La clef était à la serrure, comme si Bauldour eût attendu Pécopin.

Il n'avait qu'à poser la main sur cette clef et à entrer. Il s'arrêta. Il était haletant de joie, de tendresse et de bonheur, et un peu aussi d'avoir monté cinq étages. De grandes flammes roses passaient devant ses yeux, et il lui semblait qu'elles rafraîchissaient son front. Un bourdonnement lui remplissait la tête ; son cœur battait dans ses tempes.

(...) Les moments comme celui où se trouvait Pécopin se composent d'extase qui veut attendre et d'impatience qui veut entrer ; l'équilibre dure quelques minutes, puis il vient un instant où l'impatience l'emporte. Pécopin tremblant posa enfin la main sur la clef, elle tourna dans la serrure, le pêne céda, la porte s'ouvrit ; il entra.

— Ah ! pensa-t-il, je me suis trompé, ce n'était pas le rouet de Bauldour.

En effet, il y avait bien dans la chambre quelqu'un qui filait, mais c'était une vieille femme. Une vieille femme, c'est trop peu dire, c'était une vieille fée, car les fées seules atteignent à ces âges fabuleux et à ces décrépitudes séculaires.

Or cette duègne paraissait avoir et avait nécessairement plus de cent ans. Figurez-vous, si vous pouvez, une pauvre petite créature humaine ou surhumaine courbée, pliée, cassée, tannée, rouillée, éraillée, écaillée, renfrognée, ratatinée et rechignée ; blanche de sourcils et de cheveux, noire de dents et de lèvres, jaune du reste ; maigre, chauve, glabre, terreuse, branlante et hideuse.

Et si vous voulez avoir quelque idée de ce visage, où mille rides venaient aboutir à la bouche comme les raies d'une roue au moyeu, imaginez que vous voyez vivre l'insolente métaphore des latins, *anus*. Cet être vénérable et horrible était assis ou accroupi près de la fenêtre, les yeux baissés sur son rouet et le fuseau à la main comme une parque.

La bonne dame était probablement fort sourde ; car, au bruit que firent la porte en s'ouvrant et Pécopin en entrant, elle ne bougea pas.

Cependant le chevalier (...) dit en faisant un pas : — Madame la duègne, où est Bauldour ? La dame centenaire leva les yeux, laissa tomber son fil, trembla de tous ses petits membres, poussa un petit cri, se souleva à demi sur la chaise, étendit vers Pécopin ses longues mains de squelette, fixa sur lui son œil de larve, et dit avec une voix faible et osseuse qui semblait sortir d'un sépulcre : — O ciel ! chevalier Pécopin ! que voulez-vous ? vous faut-il des messes ? O mon Dieu Seigneur ! Chevalier Pécopin, vous êtes donc mort, que voilà votre ombre qui revient ?

— Pardieu ! ma bonne dame, — répondit Pécopin éclatant de rire et parlant très haut pour que Bauldour l'entendît si elle était dans son oratoire, un peu surpris pourtant que cette duègne sût son nom, — je ne suis pas mort. Ce n'est pas mon ombre qui apparaît ; c'est moi qui reviens, s'il vous plaît, moi Pécopin, un bon revenant de chair et d'os. Et je ne veux pas de messes, je veux un baiser de ma fiancée, de Bauldour, que j'aime plus que jamais. Entendez-vous, ma bonne dame ?

Comme il achevait ces mots, la vieille se jeta à son cou.

C'était Bauldour.

La chasse du diable avait duré cent ans.

Les extraits de la seconde partie proviennent des œuvres suivantes...

1. Pascal, *Pensées diverses* (Laf. 803, Sel. 653)
2. Savinien de Cyrano de Bergerac, *Lettres*, Charles de Sercy, 1676, tome 1 (p. 1-93).
3. Pedro Calderón de la Barca, *La vie est un songe*, traduction par Damas Hinard. *Théâtre de Calderón*, Bibliothèque Charpentier, 1891, Tome I (p. 318-374).
4. Molière, *L'Amour médecin*, représentée pour la première fois à Versailles le 15e septembre 1665 et donnée à Paris sur le théâtre du Palais-Royal le 22 sept. 1665.
5. Victor Hugo, *Le Rhin*, 1842, Lettre vingtième-unième : *Légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour*.